

soit dû à une puissance créatrice de l'homme ; et puisque, à notre connaissance, l'homme ne crée et n'a rien créé dans le langage à une époque où il nous apparaît jouissant de toute la puissance intellectuelle accumulée par les siècles, il est bien vraisemblable qu'il n'a jamais rien créé, et que le langage est une de ces choses dont il a l'usage, qu'il peut légèrement modifier, mais qu'il n'a point faites."

Dans une seconde partie, M. Rousset montre qu'en supposant que l'homme eût pu créer le langage, en partant, par exemple, de quelques cris significatifs et naturels, le temps lui aurait manqué pour arriver où il en était dès la plus haute antiquité connue. " Etant donnée la lenteur des transformations historiques dans nos langues et la vitalité des formes une fois constituées, on est effrayé du total de siècles que réclamerait un pareil travail. Des milliers de siècles ne semblent pas suffisants. Mais nous ne pouvons pas reculer indéfiniment l'apparition de l'homme sur la terre. D'autres sciences ne le permettent pas. Nous sommes donc ramenés par l'étude chronologique des modifications qui s'accomplissent dans les langues, à la conclusion de la première partie : *l'homme n'a pas créé le langage.* " Nous remercions vivement M. Rousset du plaisir qu'il nous a procuré. C'est par des travaux de ce genre que les sciences, même les plus spéciales, peuvent acquérir une portée philosophique et contribuer à la défense des vérités traditionnelles. Et c'est surtout dans les Universités catholiques que chaque science particulière, tout en poursuivant

son but propre, doit coopérer, quand ce ne serait que par le crédit de ses maîtres, à la défense de la foi.

ELIE BLANC.

LES VERS LATINS

Supériorité des vieux programmes et des vieilles méthodes sur les programmes encyclopédiques et les méthodes utilitaires qu'on voudrait faire prévaloir aujourd'hui dans les collèges classiques

(Pour l'Étudiant.)

EMILE et ERNEST s'étant permis d'avancer, plus haut, qu'on ne faisait des vers latins dans les collèges qu'afin de se conformer aux usages surannés des vieilles méthodes, ALBERT et Arthur en prennent occasion pour venger ces dernières et montrer leur supériorité sur les programmes encyclopédiques et les méthodes utilitaires qu'on voudrait faire prévaloir, aujourd'hui, dans les collèges classiques.

EMILE. — C'est évident, mon cher ALBERT, cette superbe tirade dont tu viens de nous régaler, et qui, soit dit en passant, rappelle presque les fameuses périodes à nombreuses incises de l'aigle de Meaux, n'est ni plus ni moins qu'un panégyrique flamboyant des vieilles méthodes.

ALBERT. — Libre à chacun d'y voir ce qu'il vaudra ; selon moi, elle signifie simplement " cuique suum."

EMILE. — Et, que veux-tu dire par là ?

ALBERT. — Eh ! bien, oui, mon cher, après les paroles aigres-douces dites à l'adresse des vieilles méthodes, j'ai cru que c'était justice leur rendre que de réclamer en leur faveur, vu surtout les heureux résultats qu'elles possèdent, de vieille date, à leur crédit.

ERNEST. — Pardon, mon cher ALBERT, si je semble un peu particulier ; que veux-tu, c'est dans mon caractère d'être exigeant à l'endroit des pièces justificatives.